

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 91

Artikel: Une souveraine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257072>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Une souveraine

Une maison vient de disparaître à Paris à laquelle s'attache un des plus poignants souvenirs de l'histoire de ce temps. C'est là qu'une souveraine, qui, la veille encore, soulevait sur ses pas un peuple d'admirateurs, chassée de son palais par l'émeute grondante, tremblant pour sa liberté et sa vie, vint en larmes demander un asile.

Alors, un célèbre dentiste, le Dr Evans, l'habitait, qui, cet après-midi du 4 septembre 1870, devenait pour un instant l'hôte de l'impératrice, échappant à la révolution par la porte de l'exil....

On a dispersé le mobilier qui fut le décor de cette page qu'aucun historien n'a encore tracée, qu'aucun artiste n'a eu l'idée de peindre. Il est même assez particulier que, alors que nous allons si volontiers en pèlerinage sur les lieux où des événements décisifs ou tragiques s'accomplissent, il ne soit venu à la pensée d'aucun Le Nôtre — mais en est-il plus d'un ? — de chercher à retracer dramatiquement cette scène. Le fiacre à la porte, vulgaire et misérable ; l'impératrice en descendant, son élégance hautaine dissimulée sous un cache-pousière ; son arrivée sur le palier, son entrée dans la salle de consultation, son récit dans le cabinet du praticien et le bref colloque au cours duquel la fuite est décidée, cette fuite à Varennes, plus improvisée et plus heureuse.

On sait son départ des Tuileries, cent fois conté. On va passer par le Louvre. On a mille peine à trouver le passe-partout qui ouvre la porte de communication. On ar-

rive à la place Saint-Germain-l'Auxerrois. Le prince de Metternich et M. Nigra vont à la recherche de la voiture du prince. Une poussée se produit. Un gamin a reconnu l'impératrice. M^{me} Lebreton devine le danger. Elle hèle un fiacre, prie la souveraine d'y monter et donne l'adresse de M. Besson, conseiller, faubourg Saint Honoré. Il est absent. Le marquis de Piernes, avenue d'Eylau, n'est pas rentré. Que devenir ? Chez qui frapper ?

— Il y a le Dr Evans, un Américain.

— Où vous voudrez, ma bonne Madame Lebreton.

La révolution a été si soudaine que le train-train familial de la vie n'en a pas encore été ébranlé. Les clients du dentiste sont venus en consultation tout comme un autre jour. Dans son salon d'attente, ils ignorent tout des événements. Et lorsqu'on introduit deux dames qui prennent place timidement, sur les sièges disponibles, nul ne doute qu'elles ne soient des clientes aussi. L'une des deux insiste près du valet de chambre pour être reçue par faveur ; le domestique hésite à déférer à sa prière et à déranger son maître.

Tout à l'heure, Madame, tout à l'heure.... Monsieur soigne une dame !

Cependant, après un temps assez long, on vient annoncer aux visiteuses que le docteur les attend dans son cabinet.

Sa Majesté chez lui !

En quelques paroles fiévreuses, il est rapidement mis au courant. Le peuple a envahi les Tuileries.

La souveraine n'a eu que le temps de s'enfuir pour échapper à la brutalité de la foule.

sait plus trois mots à lui dire quand il se trouve seul avec elle. Il a l'air d'un niais. Ah ! bien ! il est loin le temps où il ne cherchait qu'à la tourmenter et je suis sûr qu'il n'oserait plus, même en riant, l'appeler Laide même une seule fois.

— Pas vrai, Fiston ? lui demanda-t-il un jour, aussi bien pour le taquiner un peu que pour en avoir le cœur net, pas vrai que tu n'oserais plus, au jour d'aujourd'hui, appeler Laide notre patourette ?

Cette question adressée à brûle-pourpoint à Toinou au moment où il rentrait des champs pour le repas de midi, et pendant que la jeune fille achevait de dresser le couvert sur la table de noyer, parut les embarrasser autant l'un que l'autre. Elle devint rouge comme une cerise et il pâlit sous le hâle de son teint.

— Eh ! quoi donc ? reprit le brave homme, tu ne me réponds rien, Toinou ?

— Et Trochu ? Madame, demande le docteur....

Trochu ! L'impératrice a un sourire de dégoût et de pitié. Le matin même, en lui baisant la main, il l'assurait de son dévouement à l'empire et à sa personne.

— Je m'adresse au gouverneur de Paris, lui avait-elle dit. Que dois-je faire si les Tuileries sont envahies ?

— Cette éventualité ne peut pas se présenter, avait-il répondu avec la plus grande énergie. Il est impossible qu'on vous approche ou qu'on vous joigne. Avant cela, on aura passé sur mon corps !

Cette promesse faite, les événements prévus s'accomplirent. Les ministres étaient accourus, conjurant la régente de s'éloigner. Piétri était venu lui dire qu'il n'y avait plus un moment à perdre. Et le général Trochu ? Pas une seconde, il ne s'était inquiété de savoir ce qu'il était advenu de celle qu'avec tant de feu il avait juré de protéger.

L'heure n'était pas aux récriminations ; il fallait agir. L'essentiel était de savoir d'abord la véritable situation. M. Evans, sous le prétexte de troubles graves qui venaient d'éclater, renvoyait ses clients et allait au dehors s'informer.

— Il y a un fiacre en bas, lui dit Mme Lebreton, dont le cocher n'est pas payé. Sa Majesté était partie sans argent et moi aussi.

M. Evans sortit, régla le cocher qu'il trouva debout sur le siège ; gagné par l'émotion, il faisait de grands moulinets au cri de : Vive la République ! Le docteur poussa une reconnaissance vers le centre, s'enquit et revint.

Il apprit à la régente que, sans effusion de sang, un gouvernement provisoire était proclamé.

— Non, père, répliqua-t-il ; je ne saurais certainement la qualifier de la sorte, parce qu'elle ne le mérite pas, dit-il en regardant Laide dont les yeux de lumière restaient obstinément baissés sur les assiettes à fleurs peintes alignées sur la table.

— A la bonne heure, garçon ! à la bonne heure ! Moi, continua-t-il en s'adressant à la jeune fille et en posant sa main sur son épaule, je t'ai, ma parole, toujours trouvée avenante, même le premier jour quand tu portais, te souviens-tu ? ton châle jaune et ta cape verte. Tu avais douze ans et voilà que tu en as dix-sept. Tu es une bonne fille, travailleuse et douce, petite Laide ; je suis content de te le dire, et j'espère bien pouvoir te le répéter dans autant d'années que tu en as déjà passées ici.

— Je vous remercie bien, maître Bladaneu, répondit-elle, et moi j'espère mériter

Feuilleton du Pays du dimanche 4

Patourette

par Jean Barancy

A partir de ce jour, Théodore Bladaneu et les gens du village constatèrent un changement notable dans les manières aussi bien que dans le caractère de Toinou. Il travaillait plus régulièrement, était presque docile et ne parlait jamais brutalement à la petite Laide. Mais, chose au moins singulière, à mesure que les mois et même les années se passèrent il semblait devenir devant elle d'une timidité dont l'expression amusait fort son père.

— Ce garçon est extraordinaire, disait-il quelquefois à ses amis : voici que Laide lui fait peur maintenant, à ce point qu'il ne